

LE THÉÂTRE

DIRECTION ET RÉDACTION :
24, Boulevard des Capucines

PUBLICITÉ :
C. O. COMMUNAY, seul concessionnaire
19, Boulevard Montmartre — Téléphone : 142-06

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :
PARIS : 1 an, 40 fr. DÉPARTEMENTS : 1 an, 44 fr.
ÉTRANGER (Union Postale) : 1 an, 52 fr.

ABONNEMENT ET VENTE :
24, Boulevard des Capucines



Cliché P. Nator.

GALERIE DU THÉÂTRE. — Mme MÉALY, DU THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

LE THÉÂTRE

N° 100

Février 1903 (II)



Cliché Bayen.

THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE. — LA CARMÉLITE. — LOUISE : M^{lle} EMMA CALVÉ



Cliché Bayer.

ACTE I^{er}. — Décor de M. L. JUSSEAUME

THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

La Carmélite

COMÉDIE MUSICALE EN QUATRE ACTES ET CINQ TABLEAUX, POÈME DE M. CATULLE MENDÈS, MUSIQUE DE M. REYNALDO HAHN

L règne une grande animation à la cour, à la cour d'un roi quelconque. Sous la direction d'un musicien, d'un poète et d'un maître à danser, grands seigneurs, belles dames et gentes demoiselles s'essayent à jouer un grand ballet allégorique à la louange de leur maître, et tant que les choses marchent sans encombre, les trois auteurs exultent et s'accablent de compliments; mais, à la première faute de prosodie, à la première fausse note, au premier faux pas, voilà nos hommes qui se disputent, s'injurient et se battent presque. Soudain, le souverain paraît et tout rentre dans l'ordre; tous se courbent humblement devant lui. Ce roi-là commence à délaisser la reine qui se renferme dans une dignité triste et résignée, et, parmi les courtisans, c'est à qui, naturellement, cherchera à conquérir ses bonnes grâces, en servant ses amours naissantes pour quelque belle encore inconnue. Il hésite entre plusieurs jolies personnes, ce souverain qui n'a qu'un mot à dire, et celle-ci ou celle-là ou une troisième serait bientôt maîtresse en titre, si tout à coup, en jouant le rôle qui lui a été départi dans le ballet, celui d'Apollon, le roi ne se trouvait en face d'une nouvelle demoiselle d'honneur, arrivée

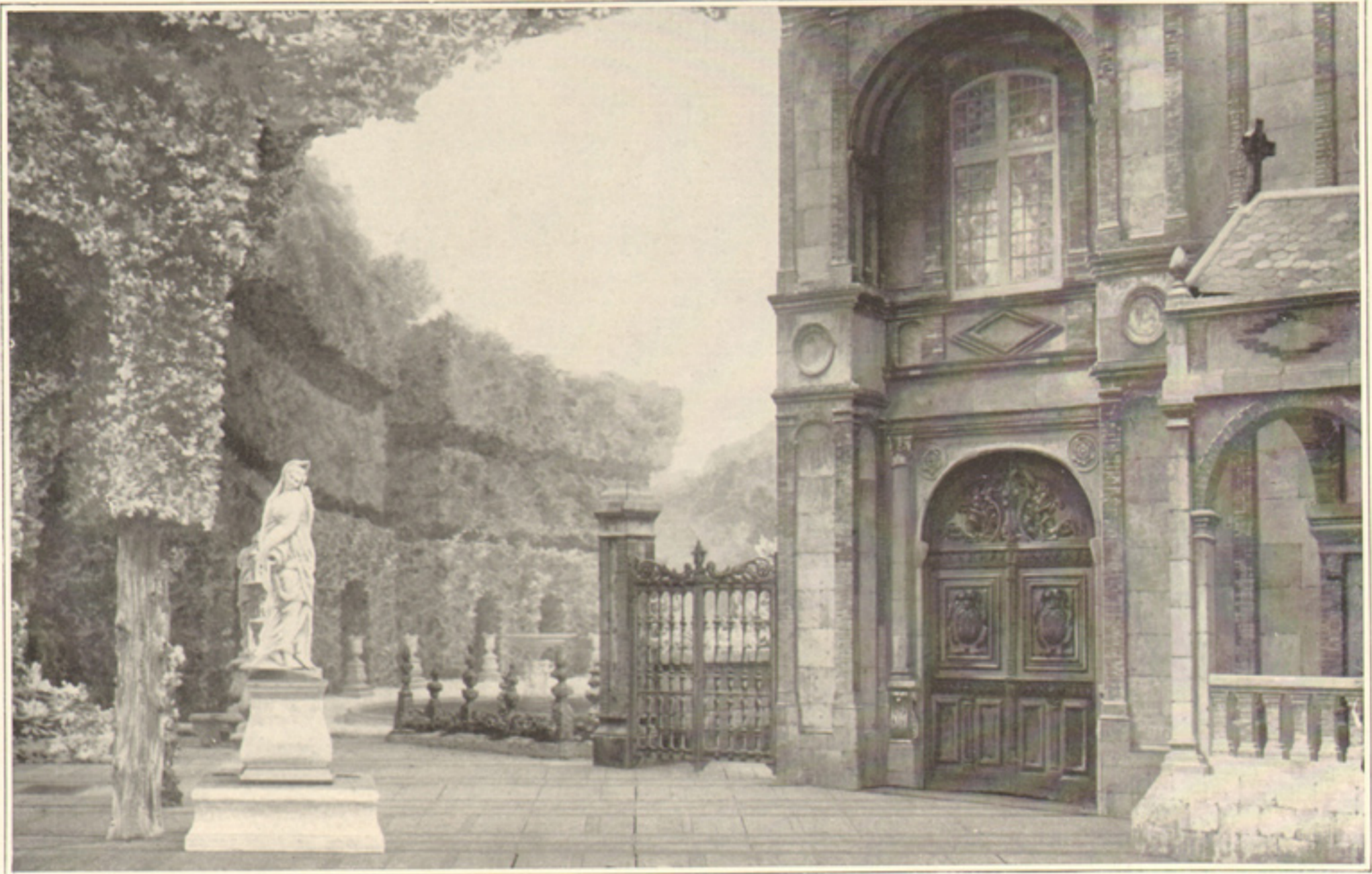
d'hier à la cour, et qui s'est trouvée inopinément chargée de personnifier Diane. Et dès le premier regard qui s'échange entre eux, dès les premières paroles que s'adressent Diane et Apollon, les malins de la cour devinent que le cœur du roi est fixé, que celui de la jeune fille est pris : ils saluent la favorite de demain.

Mais les choses ne vont pas aussi vite qu'on aurait pu le croire entre les deux amoureux : ils font l'école buissonnière, et la résistance fléchissante que la jeune fille oppose aux désirs du roi ne fait qu'enflammer davantage celui-ci, tandis qu'une rivale, qui se croyait sûre de gagner la partie, a recours à la magie pour perdre la nouvelle venue. Un saint abbé s'en mêle et cherche à arrêter celle qui est prête à défaillir ; mais ce prêtre éloquent, dont les sermons ont grand succès à la cour, ne retarde que de peu le triomphe définitif de l'amour ; il est sans force contre les élans d'un cœur qui parle, et c'est à la tombée de la nuit, sous la fenêtre même de la reine, attentive et désespérée, que le jeune roi et sa bien-aimée scellent d'un doux baiser la promesse d'un bienheureux rendez-vous pour la nuit qui commence. Et la reine élève son cœur à Dieu pour chercher une consolation au-dessus de la terre ; et l'ambitieuse personne, dont cette liaison ruine les projets de grandeur, s'adresse à de

méchants sorciers pour briser le plus vite possible cette union qui la gêne. Elle en arrive à ses fins, l'intrigante, mais au bout de longues années, et le charme a fini par opérer, car nous voyons à son tour la favorite de la veille, inquiète et délaissée, suivre d'un œil jaloux les coquettes manœuvres du roi et de sa rivale,

l'un vis-à-vis de l'autre, et les courtisans comme les demoiselles d'honneur se tournent à la hâte vers l'astre qui se lève, abandonnant à ses tristesses celle qu'ils flagornaient hier encore.

Un soir enfin, la pauvre fille, comme la reine autrefois, surprend du haut d'un balcon les preuves décisives de l'infidélité de



Cliché Boyer.

OPÉRA-COMIQUE. — LA CARMÉLITE. — Décor de l'ACTE II, par M. JAMBON

son royal amant; comme la reine, elle sent son cœur se déchirer; mais la douleur éveille en elle le repentir. Pour s'humilier, pour se mortifier, pour obtenir du ciel un pardon que le ministre de Dieu lui refuse, elle pousse l'esprit de sacrifice jusqu'à parer elle-même sa rivale triomphante pour le rendez-vous qu'elle sait approcher; jusqu'à guider elle-même le roi, dans la nuit, vers la chambre d'amour. Mais, aux rayons de la lune qui se lève, le prince reconnaît son guide mystérieux et brusquement, comme pris de remords, il s'enfuit dans les corridors sombres... Il n'en court pas moins, dès le lendemain, à ses nouvelles amours; la nouvelle favorite est proclamée à la cour, et celle que le roi a sacrifiée, celle qui souffrit, comme la reine, de se voir trahie par lui, entre dans les ordres pour racheter les fautes qu'elle a commises sur terre, pour assurer son salut éternel. Cette conversion de la pécheresse et la prise de voile donnent lieu à une cérémonie superbe, à laquelle la reine elle-même s'associe, et que tous les grands du royaume viennent voir comme ils iraient au spectacle, avant de retourner faire leur cour à la nouvelle maîtresse en titre. La reine, généreusement, pardonne à celle qui lui causa de si vifs chagrins, mais qui en ressentit d'aussi profonds à son tour, et la nouvelle religieuse disparaît derrière les grilles du cloître, où sa jeunesse et sa beauté sont pour jamais ensevelies.

Que cette histoire, ainsi racontée dans sa forme la plus vague, sans rien qui en détermine l'époque ou en précise les personnages, ait un sens général et ressemble à quelque « vieille his-

toire ou chanson populaire », ainsi que l'auteur du poème a désiré le faire, c'est possible, car elle a pu se dérouler à n'importe quelle cour, dans n'importe quel pays, imaginaire ou réel. Mais qu'au lieu d'être simplement narrée, elle prenne vie à la scène, au milieu de décors qui en fixeront l'époque, avec des costumes qui, tout de suite, nous renseignent sur le temps de l'action, et, sur-le-champ, cette intrigue de cour perdra sa portée générale; elle se restreindra pour nous au récit d'un roman d'amour et d'une pieuse conversion que nous connaissons tous. Immédiatement, malgré la désignation imprécise des personnages, du moment que nous voyons des palais et des jardins qui, s'ils ne sont pas tout à fait ceux-là, ressemblent terriblement à ceux de Versailles ou de Saint-Germain; du moment que nous voyons tant de somptueux costumes de la fin du xviii^e siècle, alors, nous appliquons sûrement à ces personnages sans nom, les noms de Louis XIV, de Marie-Thérèse, d'Autriche, de Madame de Montespan, de Louise de Lavallière enfin, la Carmélite, et cet ouvrage, incontinent, rentre dans la catégorie des pièces historiques, drames ou comédies, avec ou sans musique, au gré des auteurs.

Ici, du reste, il n'est pas jusqu'à la musique qui ne contribue à préciser l'époque et le pays, les personnages de cette aventure amoureuse, car le compositeur, trouvant là prétexte à une série d'agréables pastiches des airs à danser du temps du Grand Roi, s'y est employé avec adresse, et c'est bien de la musique historique qu'il a cherché à faire lorsqu'il a écrit d'une plume légère

ces gracieux tableaux de la répétition et de la représentation d'un grand ballet allégorique, en imitation de ceux qui se dansaient à la cour de Versailles. Aussi ces deux premiers épisodes, avec la piquante dispute des trois auteurs du ballet, avec les amusants caquets des jeunes seigneurs ou des demoiselles d'honneur, avec les danses adroitement pastichées sur les modèles du temps, avec les galants propos que le roi et Louise échangent sous les apparences d'un dieu et d'une déesse de l'Olympe, ont-ils bien la couleur du temps, et ces airs ne sauraient s'appliquer à nulle autre époque qu'à celle où florissaient des danses n'ayant qu'un rapport très éloigné avec le « cake-walk ».

N'était-ce pas encore imprimer à la partition un léger cachet historique que d'évoquer quelque part une phrase ardente du

Phaëton de Lulli, que de mettre dans la bouche de Louise abandonnée ce vieil air du temps, d'une expression si résignée : *Sire le roi, qui commande en France ?...* Et si ces légères touches historiques laissent indifférentes les belles dames qui cherchent surtout dans un ouvrage, une ou deux ou plusieurs mélodies claires et faciles à chanter dans les salons, — plus il y en a, mieux cela vaut à leurs yeux, — elles attirent légitimement l'attention des vrais amateurs de musique. Ceux-ci, dès lors, arrivent tout doucement au dernier acte, au tableau de la prise de voile, où le musicien a sensiblement élevé son style, en mariant, non sans habileté, ses propres inspirations aux chants de la liturgie catholique ; ce qui prête à cet épisode final une grandeur réelle et fait que le spectateur s'en va sous une heureuse impression qu'ont



OPÉRA-COMIQUE. — LA CARMÉLITE. — Décor de l'ACTE III, par M. AMABLE

Cliché Boyer.

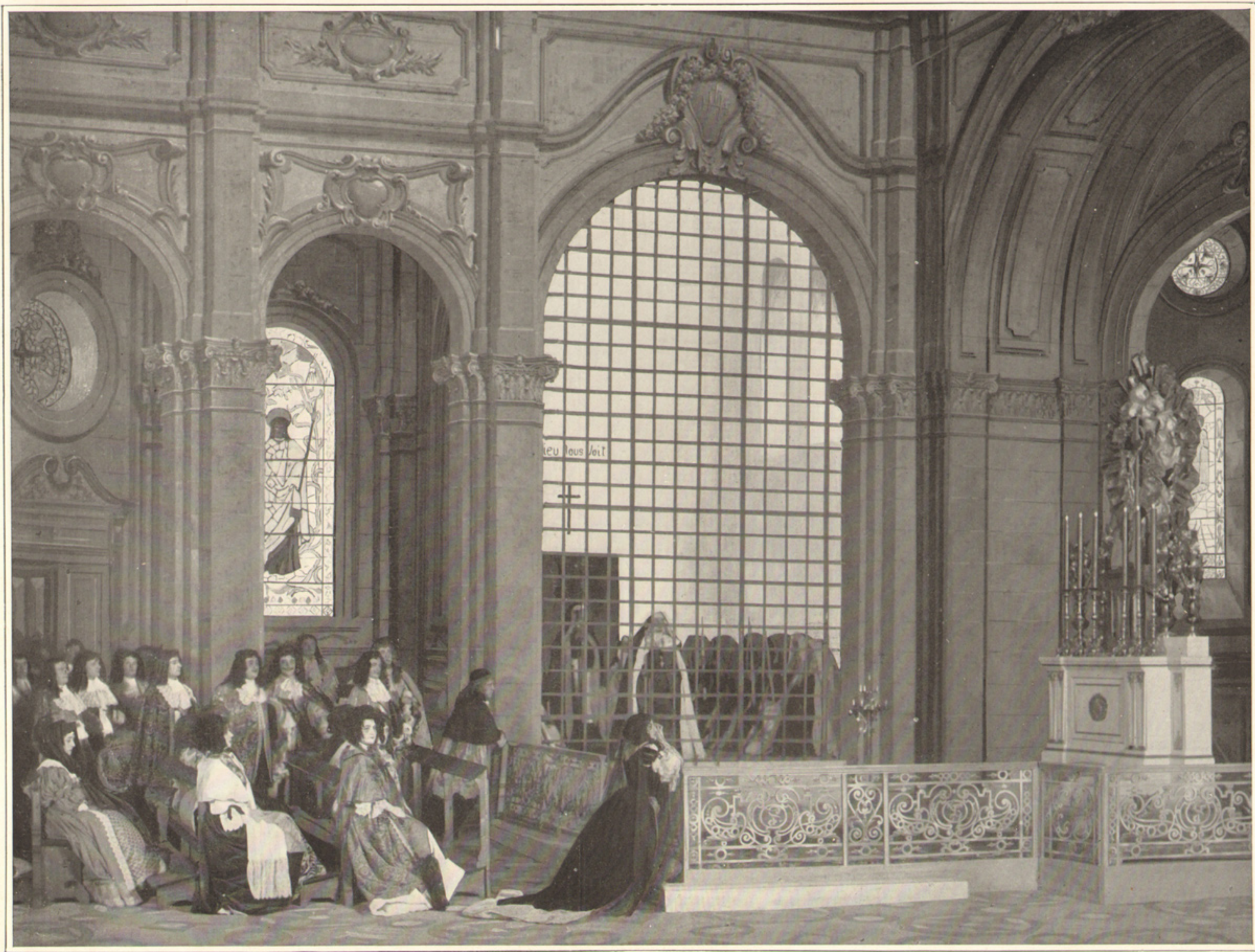
contribué à faire naître à la fois la tristesse de la cérémonie, les accents de la musique et la splendeur de la décoration.

Il est toujours agréable de voir un homme heureux, et ce compositeur-ci est certainement parmi les plus fortunés qui soient, puisqu'il a déjà fait jouer deux ouvrages considérables à l'Opéra-Comique en moins de cinq ans. Le souvenir de son *Ile du rêve*, un opéra qui n'était pas sans charme, encore qu'empreint d'un peu de monotonie, ne devait pas empêcher les portes d'un grand théâtre de s'ouvrir de nouveau devant lui ; mais son bagage était tout de même un peu mince et la Providence ou, si l'on aime mieux, quelque bonne fée, a dû veiller sur lui depuis le berceau, l'entourer d'une protection vigilante, aplanir devant lui la route que tant d'autres compositeurs trouvent hérissée d'obstacles. Ce jeune musicien, du reste, avec une modestie qu'il faut croire sincère, avait comme pressenti de quel secours serait pour un tel ouvrage un directeur comme celui de l'Opéra-Comique : aussi l'avait-il remercié de ses « soins artistes et dévoués » par une

note imprimée, et cela dès avant que le rideau ne fût levé.

Eh bien, M. Albert Carré, nouveau Nicolet, a certainement dépassé ce que les auteurs de *la Carmélite* attendaient de lui, et ces costumes, d'une splendeur inouïe ; ces décors, d'une beauté rare ou d'une profondeur surprenante ; ces cérémonies si savamment réglées ; le tableau de la prise de voile en particulier, se déroulant dans la véritable chapelle du Carmel, proche le Val-de-Grâce, ont fait l'admiration de tous ceux qui ont déjà tant admiré de choses à l'Opéra-Comique. *La Carmélite*, à présent, c'est Mademoiselle Cesbron, car Mademoiselle Calvé n'a pas pu tenir le rôle plus de deux fois ; le roi, c'est un jeune ténor débutant, M. Muratore ; la reine, c'est Mademoiselle Marié de Lisle ; Athénaïs de Montespan, c'est Mademoiselle Sauvaget ; l'évêque prêchant et officiant, c'est M. Dufranne, etc. Et tous, tant qu'ils sont, je vous le garantis, ils ont droit à de sincères compliments : quand on fut à la peine, il est bien juste qu'on soit à l'honneur.

ADOLPHE JULLIEN.



Décor de M. L. Jusseume.

LA REINE (M^{lle} Marié de Lisle)
LOUISE (M^{lle} Emma Calvé)

Cliché Boyer.

THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE. — LA CARMÉLITE. — ACTE IV



Cliché Boyer.

THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

LA CARMÉLITE

Ardélise. — M^{lle} Gillard

LE THÉÂTRE



Cliché Boyer.

THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

LA CARMÉLITE

Le Roi. — M. Muratore

LE THÉÂTRE



Cliché Boyer.

THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

LA CARMÉLITE

L'Amie — M^{lle} Tournié